

Feu Monsieur H. C. Cadieux

Nous avons le pénible devoir de porter à la connaissance de nos lecteurs la nouvelle de la mort de M. H. C. Cadieux, notre associé dans la bonne et dans la mauvaise fortune, depuis trente-sept ans.

M. H. C. Cadieux est mort à 66 ans, après deux mois de maladie, d'un cancer à l'estomac, le jour même de l'Ascension de Notre-Seigneur.

Nous qui l'avons longuement connu et toujours estimé, nous savons combien ses convictions de chrétien et son sens de gentil-homme étaient profonds et droits.

Sa vie fut bien simple. Dix-sept ans chez M. Rolland, et vingt-huit ans, dans la maison d'affaires qui portait nos deux noms, il fut, derrière son comptoir, affable à tous, souriant, bon toujours, sous sa moustache grisonnante comme jadis en son jeune temps, serviable, et de manières absolument distinguées.

Aussi, ne laisse-t-il que des amis. Les sympathies les plus honorables nous sont venues de partout. Plus de 500 messes ont été offertes à ses intentions. C'était, nous en sommes sûr, la meilleure manière de penser à l'ami disparu.

En offrant à sa famille nos sentiments émus, nous recommandons sa mémoire aux suffrages de tous nos amis.

L. J. A. DEROME.

LE PROPAGATEUR

Vol. IV

MAI 1907

No 5

Chronique mensuelle. — La Rose Thé. — La "Catholic Encyclopedia".

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Discours du Pape au consistoire d'avril; les consolations qui lui viennent de France; les dangers qui menacent la foi. — L'abbé Murri suspens. — Les épreuves des catholiques en France; les papiers Montagnini; la tête de Jeanne d'Arc; la série des désastres; la France toujours chrétienne, (M. Piou.) — Leo Taxil. — Pierre Veulliot. — Pourquoi la "paix" doit être "armée"; M. Gabriel Hanotaux. — L'utilité du grec et du latin, d'après un manifeste important. — L'argent et le douteux bonheur qu'il procure, d'après le Père Vaughan fustigeant le "smart set" de Londres. — Comment se prémunir contre le mal de mer? — Contre la "nicotine", dédié aux fumeurs. — La lettre pastorale de Mgr Bégin sur l'Action sociale catholique. — M. l'abbé Roy et M. l'abbé Cloutier. — Les socialistes et le 1er mai à Montréal. — Conférence de M. le Juge Routhier à Montréal; un roman des temps messianiques. — Conférence de M. Henri Bourassa à Montréal; le problème de l'immigration. — Un article de "l'Avenir du Nord." — Les exemptions de taxes — pour les églises — à Montréal. — L'hon. M. Turgeon vs. Jules Verne. — Le 50e des Petites-Filles-de-Saint-Joseph à Montréal. — Bénédiction d'une pierre angulaire à Saint-Jean. — Le 25e de M. le curé Bélanger, à Saint-Louis-de-France. — Le Chanoine O'Meara. — Mgr Baril. — Feu Mgr O'Reilly. — Feu M. l'abbé Connolly.

Cinq nouveaux cardinaux (1) ont reçu le "chapeau rouge" des mains du Pape, dans le consistoire public du 18 avril dernier. Ce sont Leurs Eminences: Cavallari, patriarche de Venise; Lorenzelli, archevêque de Lucques (l'ancien nonce de Paris); Maffi, archevêque de Pise; Lualdi, archevêque de Palerme; et Mercier, archevêque de Malines.

Le jour d'avant, à l'occasion de la remise de la barrette cardinale à ces nouveaux princes de l'Eglise, le Saint-Père avait prononcé un important discours, dont nous voulons retenir deux passages significatifs.

Comme pour consoler les catholiques de France, hélas! si éprouvés, mais toujours si généreux et si fiers, Pie X disait, en parlant des assauts continuels auxquels l'Eglise est en butte:

"Et ne croyez pas, vénérables frères, que nous voulons faire

(1) Le cardinal Rinaldini, nonce en Espagne, et le cardinal Aguirre Y. Garcia (archev. de Burgos), élevés en même temps aux honneurs de la pourpre, étant absents de Rome, recevront le *chapeau* plus tard.

allusion aux événements pourtant si douloureux de France, car ils sont largement compensés par les plus chères consolations : par l'admirable union de ce vénérable épiscopat, le généreux désintéressement du clergé et la pieuse fermeté des catholiques, disposés à tous les sacrifices pour la sauvegarde de la foi et la gloire de leur patrie.”

Ce qui afflige surtout le pape Pie X, c'est le danger dont la foi chez beaucoup de catholiques est menacée, en France peut-être, mais aussi ailleurs qu'en France. Et, d'après le correspondant de *l'Univers*, le Saint-Père parla de “l'erreur des erreurs qui, laissant de côté la foi, fait appel uniquement à la charité : non la charité que prêchait Notre-Seigneur, mais celle qui, ne distinguant plus *orthodoxes* et *hétérodoxes*, prétend ouvrir les portes du salut toutes grandes. Le résultat est non de convertir les égarés, mais d'entraîner les croyants faibles dans l'extrême ruine.”

, * * *

L'abbé Murri, un prêtre italien, très connu pour ses idées avancées à *la Loisy*, vient d'être suspendu *a divinis*, la plus sévère des peines que l'Eglise inflige à ceux de ses enfants qui s'égarerent. Il est de ceux qui voudraient renouveler le dogme et “font appel uniquement à une fausse charité.”

Nous ne sommes peut-être pas beaucoup exposés, au Canada, à donner dans le *loisisme* ou dans le *murrisme* intégral ; mais il ne manque pas chez nous de gens qui, de bonne ou mauvaise foi, sous prétexte de largeur de vues, veulent absolument confondre *orthodoxes* et *hétérodoxes* dans les organisations d'œuvres. Le discours du Pape rappelle à ce sujet un point de doctrine très précis.

* * *

L'autre point, que nous avons d'abord signalé, c'est la mention, que fait Pie X, des “consolations” qui lui viennent de France. C'est très vrai, et l'on se reproche de ne pas trouver plus souvent l'occasion de le dire, les catholiques français, le clergé, les évêques sont admirables de générosité et de grandeur d'âme. Ils sont, hélas, à si rude épreuve !

Le scandale — car c'en est un — de la divulgation des “papiers Montagnini,” au mépris de la plus élémentaire discrétion voulue par le droit des gens, n'a rien donné sans doute qui puisse autoriser les agissements contre Rome et l'Eglise ; mais ces affaires in-

times, offertes à la curiosité méchante d'adversaires haineux, sont de trop belles occasions à inventer toutes sortes de calomnies, pour que beaucoup de bons lutteurs n'en souffrent pas.

Les fêtes de Jeanne d'Arc à Orléans — 7 et 8 mai — viennent de fournir un nouveau motif aux tracasseries du sieur Clémenceau. Toujours l'Eglise, comme telle, avait pris part à ces fêtes patriotiques. Après de longs pourparlers, cette année, le clergé s'est abstenu. La fête religieuse a été remise au dimanche. Mgr Touchet, l'éloquent évêque d'Orléans, avait consenti, par désir de la paix, à céder le pas aux autorités civiles dans la procession traditionnelle. Mais il a refusé de marcher dans les rangs d'une procession — où, pour la première fois, une loge maçonnique devait parader.

Et cependant, que de malheurs s'abattent sur la France, la frappant dans sa marine, dans ses richesses, dans la vie de ses citoyens, comme autant d'avertissements providentiels ! Après les désastres de la "Framée" et du "Kabyle," c'étaient ceux du "Farfadet," puis du "Lutin," et hier celui de "l'Iéna," qui, à lui seul, coûtait plus cher au trésor que n'a rapporté le fameux "milliard" des congrégations, ou encore le vol du budget des cultes.

Mais, encore une fois, tout n'est pas fini, tout n'est pas désespéré au pays des aïeux. Le seul fait que le gouvernement Clémenceau-Briand a hésité devant la fermeture des églises, le prouve surabondamment.

Voici, à ce sujet, d'après un compte-rendu de "La Croix" de Paris, les graves paroles que prononçait récemment l'orateur catholique bien connu, M. Piou :

"Malgré tout, la France reste chrétienne.

Comment en douter, lorsque l'on voit un gouvernement de sectaires, d'athées, de maçons et de jacobins prêts à tous les attentats contre la religion, à toutes les persécutions et à toutes les spoliations des catholiques, reculer devant la fermeture des églises. Ils tournent autour, mais ils ne les ferment pas. En les fermant, ce serait leur tombeau qu'ils ouvriraient, pour y être couchés sur l'heure.

Depuis un quart de siècle, ils ont tout fait par la plume, par la parole, par l'image, par la menace, par la ruse pour déchristianiser la France ; et, malgré tout, la France reste chrétienne, et malgré tout, nous autres, catholiques, nous sommes la majorité.

Voilà ce qui est la vérité, voilà ce qu'il ne faut pas se lasser de dire et de répéter sans cesse.

Comment donc une France restée chrétienne, une majorité indubitablement catholique ne sont-elles représentées que par une minorité au Parlement ?

C'est que le mode vicieux du scrutin ne permet pas à la France catholique de manifester sa volonté, et que ce mode vicieux est, de plus, frauduleusement pratiqué.

Il faut bien le dire, c'est aussi qu'autant nos ennemis ont fait "bloc," autant nous avons été divisés.

Surpris par la liberté d'association que nous a conférée la loi de 1901, tandis que nos adversaires y puisaient des forces à pleines mains, nous avons hésité à en comprendre les bienfaits, nous n'en avons manié les armes qu'avec timidité pour ne pas dire avec crainte."

* * *

Deux mortalités récentes en France ont eu au Canada des échos divers : celle de Leo Taxil et celle de Pierre Veillot.

Leo Taxil, de son vrai nom Gabriel Jogand, est mort à Sceaux, où il était employé dans une imprimerie, à cinq francs par jour. Et pourtant, il en avait jadis accumulé des mille et des mille en spéculant, avec une adresse prodigieuse, sur la crédulité des gens. Il avait une facilité incroyable "à pondre — a-t-on dit — des myriades de lignes." Avec son "Diable au XIXe siècle," son Dr Bataille et sa Diana Vaughan, il fit des milliers de dupes, au Canada comme ailleurs. Des hommes très sérieux crurent à ses extraordinaires révélations. Ils eurent tort, sans doute, mais il y avait de quoi se méprendre. Taxil fut incontestablement le plus phénoménal des fumistes. Je trouve dans l'*Univers* cette note de George Bois, qui le peint au naturel :

Il avait certains dons intellectuels de second ordre dont il fit le plus déplorable usage et quelques qualités qu'on n'ose pas appeler morales, par l'embarras qu'on éprouve à joindre un tel adjectif à une telle vie. Disons seulement que l'homme n'était pas foncièrement méchant. Il était, à l'occasion, accessible à la pitié et capable d'un bon mouvement. C'était un comédien supérieur s'il s'agissait de jouer la sincérité, à tel point qu'il pût quelquefois se donner illusion à lui-même et ressentir des mouvements fugitifs de sincérité vraie. Sans l'estimer, ceux qui l'ont connu ont toujours été tentés de lui pardonner quelque chose.

* * *

Quelle personnalité autrement honorable que celle de M. Pierre Veillot. On le sait, il était le fils aîné d'Eugène Veillot et le neveu de l'incomparable polémiste, Louis Veillot. Il avait succédé, il y a deux ans, à celui-ci et à celui-là, dans la direction du grand journal catholique *L'Univers*. Ses articles courts et incisifs rappelaient les coups d'épée des plus nobles combattants. Il connaissait la valeur des mots, ayant appris de son père à *les peser*, et de son oncle à *les faire porter droit et à fond*. Son frère, M. François Veillot, lui aussi journaliste de grand talent et de haut mérite chrétien, qui va sans doute lui succéder au fauteuil de la

direction de l'*Univers-Vérité-Française* (1), a écrit que son regretté frère " ne demande pas qu'on le pleure, mais qu'on l'imite." Et Mgr de Cabrières, écrivant à monsieur François Veillot, à l'occasion de la mort de son illustre frère, a laissé tomber de sa plume, ce mot magnifique: " Il est bon devant Dieu de porter le nom de Veillot."

* * *

Le poids de " la paix armée " pèse toujours bien lourdement sur l'Europe. Un nouveau congrès de la paix va bientôt s'ouvrir. On discutera savamment, mais on n'aboutira à aucun résultat. Ah! si on avait, comme aux âges de foi, un tribunal reconnu comme souverain et sans appel! Mais le conflit des intérêts divers, qui, dans le monde, à défaut du Pape, pourra le résoudre? Lisez bien cet extrait d'un article de M. Gabriel Hanotaux, l'ancien ministre des affaires étrangères en France:

Qui jugera les juges? Si deux puissances s'obstinent à ne pas se mettre d'accord, leur fera-t-on la guerre pour les empêcher de se battre? Et qui décidera de cette guerre, et qui la soutiendra?

" Il y a une difficulté encore plus immédiate et plus instante: si telle ou telle puissance européenne (et c'est, paraît-il, le cas actuel) ne veut pas, pour des raisons qui lui sont propres, entrer dans la voie qu'on essaie d'ouvrir, la mettra-t-on dans la nécessité d'accepter les résolutions de la majorité ou de subir une sorte de quarantaine morale? Prétendra-t-on la forcer à se mettre d'elle-même, en quelque sorte, au ban des nations?

" Prenons garde. Les questions d'honneur et de prestige sont les plus délicates de toutes. Les questions d'intérêt s'arrangent toujours; mais les blessures "à la face", comme disent les Chinois, s'enveniment généralement. Dans l'universel besoin de paix que le prodigieux développement des intérêts économiques impose au monde, il ne faut toucher à ces questions délicates qu'avec des "gants de velours," comme disait le cardinal de Richelieu. Ce serait la dernière des imprudences de risquer la guerre pour accroître les garanties de la paix."

* * *

Une autre citation, que nous trouvons dans nos échanges, intéressera nos lecteurs. On parle souvent, en certains milieux, de l'inutilité du grec et du latin; il est bon de savoir ce qu'on en pense ailleurs. Dernièrement, 200 professeurs d'Université et 1,300 membres de l'Enseignement Moyen de la Belgique adressaient un

(1) L'union de "l'Univers" et de la "Vérité Française" a été l'œuvre principale de la direction de M. Pierre Veillot.

“ manifeste, ” qu'ils avaient tous signé, au Ministre de l'Intérieur de leur pays. Voici ce qu'on y lit, entre autres choses :

Nous voulons d'abord affirmer notre foi absolue dans l'efficacité des “ Humanités gréco-latines ” pour l'éducation des classes supérieures. Nous avons la conviction profonde qu'il importe aux intérêts les plus élevés de notre pays, à sa culture intellectuelle, esthétique et morale que la jeunesse des écoles, destinée à constituer un jour l'élite de la nation, reste soumise, par l'étude des langues et des littératures classiques, à l'influence de la pensée littéraire et artistique des Grecs et des Romains.

Aucun intérêt respectable, pas plus l'intérêt économique qu'un autre, ne peut être par là compromis. Nous croyons, au contraire, que l'abandon d'un système d'éducation, consacré par l'expérience de plusieurs siècles, serait un recul pour notre pays. Nous demandons qu'on n'en fasse pas témérairement le sacrifice, alors surtout que les principales nations qui s'efforcent d'étendre leur influence économique, l'Allemagne et l'Angleterre par exemple, se refusent à trancher définitivement cette grave question.

Le grand péril dans l'esprit utilitaire, hostile à toute étude vraiment désintéressée, est celui qui tend à ramener tous les problèmes d'enseignement à une valeur appréciable en monnaie. Sans doute, l'école doit préparer le jeune homme à la vie, mais à toute la vie, et bien à plaindre seraient les nations où il n'y aurait plus d'autre idéal que l'argent à gagner, où toute l'éducation se réduirait à la recherche des meilleurs procédés pour s'enrichir, soit dans le pays, soit au dehors, où, dans un but d'expansion mondiale, on arrêterait l'expansion de la science et de l'intelligence.

* * *

En effet, bien malheureux sont ceux qui n'ont pas d'autre idéal dans la vie que l'argent et le douteux bonheur qu'il procure. Le “ Correspondant ” donnait, l'un de ces derniers mois, un article sur les célèbres sermons du Père Vaughan, à Mayfair, à Londres. Ce frère distingué de feu le cardinal Vaughan, qui est Jésuite, a entrepris de fustiger les péchés des gens riches et élégants, des gens qui donnent le ton, le “ smart set, ” comme il les appelle. Il le fait avec un grand succès. Toute la “ société, ” qu'il flagelle bel et bien, accourt l'entendre, tant il parle avec talent et brio. Or, lisez ce qu'il disait naguère de la considération qu'on a, dans le “ smart set, ” pour ceux qui sont pauvres :

Il n'y a qu'un péché qui soit moins pardonnable que celui d'être ennuyeux. c'est celui d'être pauvre. En somme, on peut vous excuser d'être ennuyeux si vous avez de l'argent, mais il n'y a littéralement aucune excuse à la pauvreté : elle est comme la boue sur les souliers, comme la poussière sur les vêtements ; on doit l'enlever, la faire disparaître le plus tôt possible. Même les parents, s'ils sont pauvres, ne sont pas tolérés ni reconnus, excepté quand, de temps en temps, un jour où on ne reçoit pas, on les invite à prendre le thé lorsqu'il n'y a personne, en même temps que la malheureuse qui a l'infortune d'être gouvernante dans une telle maison.

Maintenant, voyez comment il prise le *bonheur* de ces gens-là, les prétendus heureux du monde. Il vient de parler de leurs inimitables courses dans la ville, à la campagne, à la mer, aux places d'eau.....

Que savent ces éternels voyageurs du vrai bonheur ? Naturellement, ils essaient de se persuader qu'ils sont heureux et ils vous diront qu'ils n'ont jamais un moment d'ennui, jamais une heure vide, que leur carnet d'engagements est plein pour plus d'une année. Mais, je le demande, sont-ils vraiment heureux ? Savent-ils même ce que c'est que le bonheur ? Regardez-les, écoutez-les ; si vraiment ils sont heureux, pourquoi, je vous le demande, pourquoi toute cette fièvre, cette surexcitation, cette ardeur ? pourquoi cette course perpétuelle ? pourquoi cette impatience de ce qui est, ce désir anxieux de ce qui n'est pas ? Non, l'expression même de leurs visages, les livres qu'ils lisent, les mots qu'ils prononcent, les intrigues qu'ils nouent, les querelles qu'ils provoquent, les rivalités qu'ils entretiennent et, je puis le dire, le caractère qu'ils montrent, tout cela prouve qu'ils sont complètement étrangers à cette paix qui est au-dessus de l'intelligence humaine.

* * *

N'y aurait-il que les divers inconvénients des voyages, ce serait assez pour empêcher un bonheur complet. Or, Dieu sait s'il y en a !

Un Allemand, M. Paul Krupmeir, nous raconte le *Naturaliste Canadien* (mars 1907), prétend avoir trouvé le secret de prémunir contre l'un de ces inconvénients : le mal de mer ; et cela, tout simplement à l'aide d'un casque électrique !

“ Dès que vous commencerez à vous sentir mal, sur mer, vous prenez le casque électrique, vous vous en coiffez, vous tournez un bouton, et crac, voilà guéri ou préservé. Le principe de cette invention, d'après notre allemand, est que le mal de mer est causé par l'anémie cérébrale résultant de l'instabilité horizontale et verticale, qui fait que le sang laisse le cerveau pour se porter vers les centres gastriques. Au moyen de la chaleur produite par de petits radiateurs électriques, et de compresseurs qui agissent sur certaines artères de la tête, le casque merveilleux assure un flot de sang plus abondant en cette région, et l'indisposition est instantanément conjurée. Si l'expérience confirme la théorie, attendons-nous à voir bientôt, dans toutes les chambres des steamers d'océan, le casque électrique à côté de la ceinture de sauvetage ; l'usage de celle-ci fort peu désiré comme à l'ordinaire, mais par contre l'usage de l'autre vivement populaire : l'aspect du casque étant d'autant plus gai que l'aspect de la ceinture est lugubre.

* * *

Un autre progrès, que nous annonce le même numéro du “ *Naturaliste Canadien*,” mérite d'être signalé, au moins à l'intention des fumeurs. Il s'agit de séparer la “ nicotine ” — le poison du

tab
fu
ces

U
proj
conc
fer
la f
recu
devi
met
C
bien
adoj
chér
dési
fum
chin
taba
nici
au)
soul
qui

C
tior
d'E
Car
mag
de
de
sur
S
ver
l'ac
priv
vers
d'ap
les

“
la p
cont
sous
nos

tabac — de la fumée, avant que celle-ci n'arrive à la bouche du fumeur. On n'aurait jamais cru que c'était aussi facile. Oh! ces savants!

Une méthode, relativement simple, pour obtenir ce résultat, vient d'être proposée par un inventeur ingénieux qui suggère d'introduire dans le tube conducteur de la fumée un bouchon de moelle végétale, saturé de sulphate de fer (couperose), substance qui a la propriété d'absorber la nicotine. Comme la fumée, passe à travers le tube, toute la nicotine qu'elle contient est recueillie et retenue par le bouchon de moelle, et le système du fumeur en devient exempt. Lorsque le bouchon est saturé, on l'ôte aisément et on en met un autre.

Cette invention est applicable aux porte-cigares, aux porte-cigarettes, aussi bien qu'à la pipe, de sorte que, quelle que soit la méthode de fumer que l'on adopte, on pourra toujours jouir de cet exercice, abhorré de plusieurs, mais chéri du plus grand nombre, sans danger pour la santé, grâce à ce nouveau désinfectant. On pourra même dire, après cette modification, que l'usage de fumer deviendra chose bienfaisante, en autant que, d'après l'assertion des chimistes, la fumée de tabac est un puissant antiseptique. En effet, le tabac qui brûle produit, en quantité considérable, une des substances germicides les plus fortes que l'on connaisse, la formoldehyde, dont une partie, au moins, est nécessairement absorbée par le fumeur. Donc s'il n'est pas à souhaiter que tout le monde fume, est-il grandement désirable que tous ceux qui fument aient recours au salubre bouchon de moelle!

* * *

C'est avec un sentiment de profond respect et de haute admiration que nous voulons maintenant parler, en passant des choses d'Europe et des menues nouvelles d'intérêt général aux choses du Canada et aux nouvelles qui nous regardent spécialement, de la magistrale et si apostolique lettre pastorale, que Mgr l'archevêque de Québec adressait, le 31 mars dernier, au clergé et aux fidèles de son diocèse, sur "*l'Action sociale catholique*, et en particulier sur *l'Œuvre de la presse catholique*."

S'appuyant sur la doctrine constante de l'Eglise et des Souverains Pontifes, Mgr Bégin, rappelle d'abord la nécessité de l'action pour la vie publique catholique aussi bien que pour la vie privée. Il rend hommage aux institutions et aux associations diverses qui déjà, dans son vaste diocèse, s'emploient aux œuvres d'apostolat et de préservation. Puis, Sa Grandeur expose ainsi les dangers actuels:

"Beaucoup d'idées fausses sont répandues dans les livres, circulent dans la presse, s'expriment dans les discours; mille voix les portent quotidiennement aux oreilles de tous. Que faisons-nous cependant pour nous défendre contre ces doctrines malsaines que la littérature contemporaine nous apporte sous des formes multiples, et qui tendent à ruiner les fondements mêmes de nos croyances et de nos mœurs? L'indifférence endort les tièdes; la crainte

paralyse les pusillanimes ; le préjugé aveugle les ignorants ; l'intérêt personnel fait mouvoir les égoïstes et les ambitieux : et toutes ces faiblesses réunies favorisent parmi nous les menées, sourdes encore, mais très actives de la franc-maçonnerie."

Il ne suffit pas, continue le vénérable prélat, d'avoir des publications et des revues qui s'adressent à une élite ; c'est le peuple qu'il faut atteindre. Et, pour arriver à ce but, si fondamental et si important, le journal quotidien lui-même ne saurait être "qu'un article du vaste programme de *l'Œuvre de la presse catholique*." Il faut plutôt "l'organisation de toute une campagne de propagande par le livre, par la revue, par le journal, par le bulletin, par la brochure, par le tract. . . ."

Après avoir dit comment *l'Œuvre de la presse catholique* doit grouper des cercles d'études et des associations de jeunes gens et d'écrivains, favoriser les aptitudes, rechercher les talents, centraliser les activités et les orienter vers l'idéal chrétien, "tout en laissant à chacun son originalité personnelle et sa légitime liberté d'appréciation dans les questions fatalement livrées à la dispute des hommes," Mgr de Québec expose que, pour la formation de la conscience catholique, il nous faut "des journaux quotidiens hautement et exclusivement catholiques." Il ajoute : *cette presse nous manque*.

"Il semble difficile en effet — écrit Sa Grandeur — que les journeux politiques, même les mieux disposés à l'endroit de la religion, préoccupés surtout des intérêts du parti ou des intérêts matériels qu'ils ont mission de défendre, exercent cette vigilance efficace qui sauvegarde toujours les droits de l'Eglise, de la vérité et de la morale. Nous ne voulons certes pas exclure ces journaux de l'action sociale catholique. Loin de là, nous les invitons à y prendre une part de plus en plus grande, et nous comptons bien sur leur concours pour le succès de l'œuvre que nous établissons aujourd'hui. Mais il est nécessaire que le peuple puisse lire aussi des journaux qui soient spécialement chargés de l'instruire sur les questions religieuses et sociales que font surgir chaque jour le développement et le progrès de notre vie publique. L'influence du journal est aujourd'hui si considérable ! Il est dans toutes les mains : il fournit au peuple des arguments pour toutes ses discussions et lui donne toutes les informations dont il est avide ; il dirige les esprits ; il forme l'opinion ; il prononce sur toutes choses des jugements que le lecteur confiant accepte, d'ordinaire, sans examen et sans résistance. Si le journal est bon, son influence pour le bien est immense ; s'il est mauvais, que de ravages n'exerce-t-il pas dans les âmes ! Aussi estimons-nous qu'à côté des journaux d'affaires et des journaux de partis politiques, il est opportun de fonder des journaux quotidiens, libres d'attaches politiques et qui n'aient d'autre préoccupation que de soutenir, avec les vrais intérêts de la patrie, la cause de Dieu, de la religion et des âmes."

Mgr l'archevêque de Québec développe ensuite, par des considérants de haute gravité, ce superbe et riche programme ; il remarque

not
écl
int
tue
I
dio
liqu
qui
Par
et
liqu

arel
la p
l'ab
au
réal
nain

C
tom
n'a
gens
ou t
pen
éta
terv
que
vêqu
alla
les
voul
doct
com

Me
reco
naire

notamment que la presse catholique " doit se fonder sur la charité, éclairer les hommes sans les blesser, propager enfin et enseigner intégralement la vérité catholique, mais en étant toujours respectueuse des personnes qu'il convient d'unir plutôt que de diviser."

Enfin, Sa Grandeur, par un dispositif officiel, établit dans son diocèse l'*Action sociale catholique* et l'*Œuvre de la presse catholique*; Elle fonde un *comité permanent* de prêtres et de laïques qui devront en assurer le fonctionnement; Elle nomme M. l'abbé Paul-Engène Roy directeur; Elle choisit saint Michel pour patron, et annonce une quête annuelle dite du *Denier de la presse catholique*.

* * *

Au si distingué M. Paul-Engène Roy, que la confiance de son archevêque vient d'appeler ainsi au poste d'honneur des soldats de la plume, succède, à la cure de Jacques-Cartier, dans Québec, M. l'abbé Omer Cloutier, ancien élève de Rome et ancien professeur au Séminaire de Québec, que plusieurs, dans la région de Montréal, ont connu jadis brillant élève de latin et de lettres au Séminaire de Sainte-Thérèse.

* * *

On a fait beaucoup de bruit, dans les journaux de Montréal, autour de la démonstration socialiste du 1er mai laquelle, pourtant, n'a pas été un succès. Sans doute, il est impossible d'ignorer ces gens-là complètement; il font, comme on dit, *trop de train*, à deux ou trois. Mais n'aurait-on pas été bien inspiré en réduisant un peu les colonnes de prose qu'on leur a consacrées? Tout autre était la position des autorités constituées, qui, elles, devaient intervenir et sont intervenues, afin qu'on ne s'imaginât pas, au loin, que Montréal est une *Babylone*, où tout est permis. Mgr l'archevêque est intervenu d'abord, à la nouvelle que les socialistes allaient parader dans les rues avec leur drapeau rouge, et il a mis les catholiques en garde contre ces fauteurs de trouble. Nous voulons citer une phrase, une seule, celle qui porte, de ce nouveau document. Elle parlera mieux — et de plus haut — que tous nos commentaires:

Mais aller dans les rues, écrivait Sa Grandeur, à la suite de ce drapeau reconnu aujourd'hui partout comme le triste symbole des idées révolutionnaires et anarchiques; s'insurger contre ce qui garantit l'ordre et la paix

publics ; déclarer la guerre aux décisions augustes et aux sages directions de l'Eglise ; semer sur le chemin ou dans des réunions tumultueuses, des germes de discorde et de trouble, cela n'est pas chrétien, cela n'est pas patriotique, cela n'est pas canadien, et, avant que le mal ne devienne trop grave, nous voulons faire tous nos efforts pour le conjurer. Que tous les amis de l'ordre nous prêtent leur concours.

Parmi ces " amis de l'ordre " se placèrent, aux premiers rangs, M. le maire et nos échevins. Les étudiants de l'Université Laval firent aussi bonne figure.

Pour tout résumer, disons que, le 1er mai, on devait parader, on devait promener le drapeau rouge, on devait avoir une séance publique au Monument National (dont on avait loué une salle en surprenant, paraît-il, la bonne foi des gens) ; or, comme question de fait, il a fallu s'abstenir de toute procession, cacher la loque rouge ou la voir confisquer par la police, et enfin se passer de la salle du Monument National. En plus, la salle " St-Joseph," que les bons apôtres louaient pour leurs assemblées ordinaires, vient de leur être refusée pour l'avenir — ils se font trop connaître ! Tout ce que les socialistes ont pu faire, ça été d'écouter, sur le Champ de mars, les élucubrations d'un quidam venu d'ailleurs. Cela, c'est vrai, leur a valu un certain succès de curiosité. Les badauds font toujours un peu foule, on le voit, quand passe un montreur d'ours ; mais d'abord, il n'y avait pas autant de monde qu'on a dit, ni dix mille, ni cinq mille. et les plus nombreux de ces rares manifestants sont retournés aux " Etats," sans être précisément flattés de la réception qu'on leur a faite. Ils vont dire peut-être, comme Madame Sarah Bernhardt, que nous ne sommes pas civilisés ? Ça dépend du point de vue !

* * *

Le jeudi soir, 18 avril, dans la salle académique du Gésu, nous avons eu le plaisir d'entendre à Montréal, M. le Juge Routhier, ce qui est toujours une aubaine pour les amateurs de bonnes et belles lettres. L'honorable Juge avait choisi de parler, pour répondre à une invitation de l'Union Catholique, d'un roman des temps messianiques, " Le Centurion," qu'il a sur le métier depuis plusieurs mois et que, sans doute, en styliste délicat qu'il est, il retouche sans cesse. C'est un sujet si élevé que l'Evangile et il est si difficile d'entremêler des récits humains avec ceux que l'Esprit-Saint a inspirés ! Que si nous avons tous subi, ce soir-là, le charme d'une chaude parole et la magie d'un beau style, évoquant

des
qui
gén
ce
Vo
nit

E
dai
et l
ent
jou
bell
I
prè
des
sert
I
civi
ligr
ces
son
que
d'eu
géli
qu'
I
l'E
Dis
rai
cel
les
I
sur

c'e
a c
avi
Pl
lit
du
éti
po
de
en
tic

des scènes d'Orient et des souvenirs bibliques, bien osé serait celui qui risquerait sur l'ensemble de l'œuvre une appréciation de portée générale. Pour notre part, nous n'y prétendons pas, d'autant que ce ne sont que des parties de l'œuvre que nous avons entendues. Voici ce qu'un critique, qui ne visait, lui non plus, à rien de définitif évidemment, écrivait dans "La Presse," le lendemain :

En marge des récits du Saint Evangile, le roman suppose des faits secondaires, et, à côté des personnages connus, il en imagine d'autres, dont la vie et les luttes intimes nous sont racontées dans une série de lettres échangées entre Rome et Jérusalem, par deux amis, Caius et Tullius, puis dans le journal d'une Romaine, en voyage à la capitale du monde juif : Camilla, belle-sœur du gouverneur de la Judée, Pontius-Pilatou.

Le contraste qu'offre la vie naissante dans les âmes de la doctrine que prêche Jésus de Nazareth avec la décadence générale des mœurs et de la vie des nations déjà mortes (la Grèce) ou mourantes (Rome) : voilà le fond qui sert de cadre au drame qui palpète dans ce roman.

L'auteur a très heureusement fait intervenir des représentants des anciennes civilisations que la doctrine du Maître va si profondément troubler. Il souligne avec un égal bonheur la simplicité des premiers disciples de Jésus — ces pauvres pêcheurs qui vont transformer le monde. D'ailleurs, les personnages de Jésus — le grand prophète — et de Marie, sa mère, n'apparaissent que comme dans un recul d'ombre et de mystère et les paroles qu'on rapporte d'eux, l'auteur a le délicat souci de les tirer scrupuleusement des textes évangéliques. Il a raison. Ces textes sont sacrés et l'écrivain catholique sent qu'il n'a pas le droit de les défigurer.

Puisque c'est à l'aide d'un roman que M. le juge avait entrepris d'évoquer l'Evangile, il lui fallait bien quelque trame d'amour. C'était le point délicat. Disons que les "amours" qu'il invente savent rester dignes et que s'ils paraissent trop humains en marge de l'amour divin qui rayonne de partout, cela tient à la nature des choses, l'auteur cherchant le plus possible à élever les cœurs et les âmes de ses héros.

De tout cela, il se dégage cette impression d'ensemble : l'action du Christ sur les âmes était vraiment merveilleuse !

* * *

Une autre conférence qui a eu à Montréal un légitime succès c'est celle que, sur l'invitation des étudiants, M. Henri Bourassa a donnée, dans la grande salle de l'Université Laval, le jeudi 26 avril, sur la délicate et importante question de l'immigration. Plusieurs journaux d'ailleurs, appartenant à différents partis politiques (*Le Vérité, La Presse, Le Temps*, (d'Ottawa), *l'Avenir du Nord* (Saint-Jérôme)), ont publié sur le même sujet des études sérieuses. Malheureusement, l'esprit de parti, la passion politique, j'allais dire le fanatisme des préjugés, nous empêchent de voir, pour un bon nombre, le danger qui nous menace. On est en train de nous noyer sous les flots envahisseurs d'une immigration d'étrangers qui n'entendent rien aux choses qui relèvent de

notre idéal patriotique et religieux. C'est un fait qui crève les yeux, et beaucoup s'obstinent à ne pas le voir.

M. Henri Bourassa, qu'on dise ce qu'on voudra pour ou contre lui, occupe l'attention du pays, presque à l'égal de Sir Wilfrid Laurier, ce qui n'est pas peu dire. M. André Siegfried, dans son fameux livre "Le Canada — Les Deux Races," parle constamment de lui. . . . et les journaux d'Europe, quand ils s'occupent de nos affaires, oublient rarement de donner, avec celle de Sir Wilfrid, l'opinion du député de Labelle. D'autres vieillissent; lui, il n'a pas encore quarante ans?

Mais ne faisons pas de politique. Voilà simplement des chiffres, qu'on fera bien de méditer:

Messieurs, disait donc M. Bourassa, je vous demande pardon, si je vous donne quelques chiffres, mais ils sont éloquentes: depuis 10 ans, nous avons reçu, et je vous donne les chiffres vérifiés, sans compter tout ce qui est passé inaperçu, nous avons reçu des Iles Britanniques, 311,747 immigrants, des Etats-Unis 272,667, de la France et de la Belgique 14,579, des divers pays étrangers 233,614 soit un total de 832,607 en 9½ ans. Il y a dix ans, nous en avons reçu 21,716, l'an dernier 189,064, soit neuf fois plus l'an dernier qu'il y a dix ans; et les rapports du Ministère de l'Intérieur jusqu'à date nous permettent de croire qu'il en arrivera 300,000 cette année, et l'on prévoit 500,000 d'ici à deux ans. Savez-vous ce que représentent 500,000 nouveaux venus? Cela représente la population de vingt comtés de la province de Québec ou de la province d'Ontario. Ceci veut dire que si le cours des choses ne change pas, nous recevrons d'ici à deux ou trois ans, chaque année, une population étrangère suffisante pour contrebalancer l'influence de vingt comtés Canadiens-Français ou Canadiens-Anglais; par conséquent, dans deux ans, cette immigration représentera 40 comtés du pays, dans trois ans 60 comtés, autant que toute la province de Québec. Et l'on s'étonnera qu'un problème comme celui-là mérite d'être étudié par les jeunes comme par les vieux; mérite d'être étudié par ceux qui auront en mains, d'ici à quelques années, la gouverne des destinées de notre pays. Messieurs, je le répète, et je ne crains pas de l'affirmer, c'est le problème le plus important à tous les points de vue sociaux, économiques et nationaux.

* * *

A la suite de ces chiffres, citons ceux que donne *l'Avenir du Nord*, sous la signature de "Jep" — qu'on ne saurait, je pense, soupçonner de partialité pour M. Bourassa. Le rapprochement est significatif et éloquent.

Mais, si nous ne voulons pas sombrer, ouvrons les yeux, soyons vigilants, voyons le danger et travaillons sans relâche à l'éviter.

Sachons que l'immigration étrangère s'accroît chaque jour: le chiffre des immigrants de l'année 1898 n'était que de 31,900; en 1899, ce chiffre s'élevait à 44,540, en 1901 à 49,149, en 1903, à 128,364, en 1904 à 130,331, en 1905 à 160,000, en 1906 à 200,000 et, cette année, il s'éleva, dit-on, à près de 300,000!

Cette colossale immigration qu'expliquent la vaste étendue et la richesse du Canada, qu'une active propagande fait connaître à l'étranger, menace la prépondérance de la race canadienne en son propre pays et place surtout la race canadienne-française dans un rang d'infériorité, d'où ses qualités prolifiques seules ne peuvent la faire sortir.

* * *

Puisque nous en sommes à faire de l'éloquence avec des chiffres, signalons en plus un renseignement qui ne manque pas d'utilité. On entend souvent des braves gens qui trouvent exorbitantes les exemptions de taxes des églises, par exemple à Montréal! Or, sait-on que sur 53 millions d'exemptions, à Montréal, 4 millions seulement sont faites en faveur des églises catholiques. Ce n'est pas un si gros chiffre, quand on songe surtout à tout ce qu'une église représente, pour le bien de la cité, de bon ordre et de moralité en perspective. Et nos écoles, et nos institutions de charité, qui sont portées au tableau des exemptions pour un chiffre de 14 millions environ, ne donnent-elles pas au centuple, par ailleurs, ce qu'on les exempté de payer en impôts directs? (On y paye la taxe de l'eau et toutes les taxes spéciales.)

Sur 53 millions, c'est donc à Montréal, 18 millions d'exemptions qui sont accordées en faveur des intérêts catholiques d'églises, d'écoles et d'institutions de charité; au même chef, pour les églises et écoles protestantes, il y a 10 millions d'exemptions; il reste 25 millions pour les édifices de la ville, du gouvernement, etc. Sur 200 millions environ de propriétés à imposer, un quart jouissent de l'exemption, et nos églises comptent, dans ce quart, pour un douzième et demi, soit deux pour cent sur le grand total, c'est-à-dire 4 millions sur 200 millions: vraiment, il n'y a pas de quoi jeter les hauts cris!

Voici, du reste, le tableau officiel des exemptions, tel que publié récemment par les journaux:

D'après les détails du rapport du contrôleur des finances municipales sur les exemptions de taxes, détails que vient de terminer le bureau, les \$53,704,745 d'exemptions se répartissent comme suit :

Eglises catholiques	\$4,136,400
Temples protestants, etc.	3,355,500
Ecoles et institutions de charité catholiques	13,805,960
Ecoles et institutions de charité protestantes	6,359,230
Presbytères catholiques	457,500
Presbytères protestants	248,550
Propriétés de la ville	13,326,765
Propriétés du gouvernement	6,415,600
Exemptions par règlements d'annexion, etc.	5,599,280

* * *

Dans la tourmente de la vie politique, les hommes publics sont exposés à recevoir des coups qui ne sont pas aimables. Récemment on avait accusé l'Honorable M. Turgeon d'avoir copié, dans son célèbre discours de Honfleur, en 1898, un passage d'une lettre de Jules Verne, datée de février 1896. On donnait les deux textes; ils étaient à peu près identiques; la conclusion semblait s'imposer. Mais M. Turgeon, qui était sûr, lui, de n'avoir pas copié un texte de Jules Verne, protesta. De part et d'autre, on soumit la question à l'Honorable Thomas Chapais; amiable jugement a été rendu le 8 avril: ce n'est pas M. Turgeon qui a copié Jules Verne... c'est Jules Verne plutôt, qui paraît avoir copié la prose de notre éloquent ministre!

Mais les dates? Justement les dates disent que M. Turgeon n'a pu copier en 1898 — et encore moins en 1895 et en 1897, époques auxquelles, dans un discours à Sainte-Foy et dans un autre à l'Université Laval, il avait développé les mêmes idées, presque dans les mêmes termes, du futur discours de Honfleur — un passage d'une lettre qui n'a été publiée dans le "Gaulois" que le 25 mars 1905? Cette lettre du *Gaulois* porte, il est vrai, la date du 12 février 1896. "Ne serait-ce pas plutôt 1899," (un 9 renversé par le prote donne facilement un 6!) dit M. Chapais, et alors tout s'expliquerait? Jules Verne écrivant en 1899 une lettre non destinée à la publicité — où il devait être question de l'avenir des Canadiens-français — aurait donné la besogne à un secrétaire, celui-ci (en 1899) aurait eu connaissance du discours de Honfleur (en 1898)..... (1)

* * *

Les bonnes et dévouées *Petites-Filles-de-Saint-Joseph*, de Montréal, chez qui on est habitué depuis le séminaire, dans notre clergé, à aller commander nos soutanes, ont célébré, l'autre jour — 25 avril — le 50e de leur institution. On connaît la modeste institution, qui vit à l'ombre du beau sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes. La fête a été très belle. Mgr l'archevêque a officié pontificalement. M. le curé Charrier, supérieur ecclésiastique, a

(1) M. Chapais laisse pressentir une autre hypothèse, qui se trouve — paraît-il — être la vraie! c'est à savoir que la fameuse lettre du "Gaulois" est tout simplement une supercherie, exécutée à même le discours de Honfleur, et à laquelle Jules Verne fut complètement étranger.

prêché. Beaucoup de prêtres et des religieuses de toutes les communautés assistaient. Les clercs du grand-séminaire ont servi à l'autel et chanté à l'orgue, à l'italienne et selon la méthode de Solesmes, avec un succès marqué.

La *Semaine Religieuse* de Montréal, dans sa livraison du 6 mai, donne un compte-rendu de ces fêtes, auquel nous sommes forcé de renvoyer nos lecteurs. Mais nous tenons au moins à offrir ici d'un mot nos meilleures félicitations à ces bonnes religieuses, si utiles et si dévouées au clergé de Montréal.

* * *

Mgr Racicot, auxiliaire de l'archevêque de Montréal, a présidé, le dimanche 28 avril, à la cérémonie de la bénédiction solennelle de la pierre angulaire de la future église de Notre-Dame-Auxilia-trice, dans la paroisse du même nom, à Saint-Jean. On l'a noté ailleurs, la jolie ville, qui tient la tête du Richelieu dans le voi-sinage des États-Unis, grâce à sa position centrale et aussi à l'es-pirit d'entreprise d'une population intelligente, semble marcher, de progrès en progrès, vers de beaux avenir.

* * *

M. le curé Bélanger, de Saint-Louis-de-France à Montréal, a célébré dans sa paroisse, le dimanche 5 mai, de brillantes nocés d'argent sacerdotales. Nous ne pouvons ici qu'ajouter nos trop modestes félicitations à celles, si nombreuses et si autorisées, qu'a reçues le sympathique et éloquent curé.

* * *

M. le curé W. M. O'Meara, de Saint-Gabriel à Montréal, a été fait récemment chanoine honoraire de la cathédrale. Cette distinction, d'ailleurs très méritée, honore les catholiques de langue anglaise de notre ville.

* * *

On annonce des Trois-Rivières, l'élévation à la prélature, en qualité de Protonotaire Apostolique, de M. le chanoine H. Baril, ancien supérieur du séminaire et chapelain des Ursulines dans la même ville. Que Mgr Baril veuille bien accepter nos hommages.

* * *

Mgr Bernard O'Reilly, ancien élève du séminaire de Québec, et qui exerça le saint ministère au Canada, vient de mourir au Mont Saint-Vincent, N.-Y., à l'âge avancé de 86 ans. Il vivait aux Etats-Unis depuis de longues années, mais il avait conservé de solides amitiés chez nos anciens, notamment à Québec et à Sherbrooke; feu Mgr Racine, par exemple, l'avait en haute estime. Le défunt prélat était l'auteur de plusieurs ouvrages importants, entre autres: "Une vie de Pie IX" et "Une vie de Léon XIII," très répandues.

* * *

Avec le nom de Mgr O'Reilly, sur la liste de nos défunts, nous n'avons à inscrire, ce mois-ci, qu'un seul autre nom: celui de M. l'abbé F. E. Connolly, curé de Saint-Cyrille de Wendover, décédé le 21 avril, à 56 ans.

Peu ou beaucoup, chaque mois, quelques-uns partent pour le grand voyage. Ne les oublions pas.

Domine, dona eis requiem.....

L'abbé Élie J. Auclair



LA ROSE THE

AU REVEREND PERE HENRI DOMINIQUE SICARD,

Des Frères Prêcheurs.

I

LES VOISINS

Vers 1835, vivaient à Montbriand deux bureaucrates retirés, passionnés de jardinage, garçons, se portant bien et ne s'occupant aucunement de politique. Tous deux avaient de jolis jardins en terrasse sur les bords de la Sarlette, d'honnêtes gouvernantes qui prenaient grand soin de leurs maîtres, un revenu très suffisant, et tous deux jouissaient de l'estime générale. Leurs jardins se faisaient face, et, vu le peu de largeur du petit bras de rivière qui les séparait, M. Giraud ne faisait pas un tour d'allée sans être vu par son voisin, M. Bernard, et celui-ci, de même, ne cueillait pas une rose, ne donnait pas un coup de râteau, sans être surveillé par M. Giraud. Tous deux avaient la même manie : ils collectionnaient des roses, et vous vous imaginez peut-être, ami lecteur, qu'ils échangeaient visites, graines, boutures, bouquets et bons procédés de toute sorte, en cette ville paisible, sur ces embaumés de roses ? Ah bien oui !

Ils se détestaient cordialement et ne se saluaient même pas. Voici pourquoi. Au commencement de leur séjour à Montbriand, ils s'étaient rencontrés au Cercle des Amis de la Nature ; appelés à se prononcer sur un coup douteux, par des joueurs de billard, ils s'étaient trouvés d'avis diamétralement opposés. La discussion s'échauffa : de l'aigre-doux on en vint à l'amer ; les auditeurs faisaient cercle, enchantés de cette petite distraction, et un vieux capitaine retraité, tordant sa moustache, se réjouissait déjà dans l'espoir qu'un duel pourrait résulter de la dispute. Un instant il s'en tint pour assuré : M. Giraud s'emporta et traita M.

Bernard de "Jésuite!" M. Bernard riposta en l'appelant "philippotard." En ce temps-là c'étaient deux injures épouvantables. Les membres du Cercle pâlirent tous, et le capitaine Tromblon s'écria :

— Morbleu ! messieurs ! . . .

Mais, avant qu'il eût prononcé le troisième mot d'une harangue si bien commencée, M. Bernard et M. Giraud, prenant leurs chapeaux au clou, s'éloignèrent l'un dans la direction du sud, l'autre vers le nord, et oncques depuis ne reparurent au Cercle.

Toute la ville en jasa pendant trois semaines, et n'eût été l'arrivée d'un nouveau préfet dont la femme était Parisienne et s'habillait à ravir, on eut parlé trois mois de la querelle.

Depuis ce jour les deux amateurs de roses ne se regardèrent plus que de travers ; leurs gouvernantes, Manette et Renotte, qui étaient pourtant cousines germaines, cessèrent de se voir. En vain le printemps chassa les nuages et les frimas, en vain les deux jolis jardins se couvrirent-ils de fraîche verdure, en vain le souffle de la brise mêla-t-il leurs parfums ; sombres au milieu des fleurs, les deux voisins, dès qu'ils s'apercevaient de loin, faisaient des mines de hérisson, et chacun d'eux se disait : — Que n'est-il à cent lieues d'ici, cet être-là.

L'été vint, l'automne et l'hiver se passèrent ; un nouveau printemps reparut, précoce et charmant cette année-là. M. Bernard avait fait à l'automne un voyage à Paris. Il en avait rapporté plusieurs pieds de rosiers qu'il avait placés au centre de son jardin, dans une plate-bande ovale, bien terreautee, bordée de buis, et qui recevait les premiers rayons du soleil levant. Elle était à quelque pas du parapet de la terrasse qui dominait la rivière, et, de chez lui, M. Giraud pouvait voir tout l'ensemble et les détails de la nouvelle plantation. Il avait fait placer un treillage le long de sa terrasse à lui, afin de dérober son jardin à la vue de M. Bernard, et, grâce aux plantes grimpantes qui garnissaient déjà ce treillage à mailles serrées, M. Giraud pouvait, sans être vu, espionner son voisin.

Un des nouveaux rosiers l'intriguait fort. Il était d'un port et d'un feuillage que Giraud ne connaissait pas, et ses nombreux boutons, lisses et arrondis comme de petites poires, annonçaient de belles fleurs. M. Giraud les guettait. Il eut affaire à quelques lieues de Montbriant, découcha, et ne revint que tard dans la soirée.

Dès l'aurore, en s'éveillant, il songea au rosier du voisin, et,

endossant sa robe de chambre de tartan rouge et noir, il descendit au jardin, sans même ôter son bonnet de coton.

Ses rosiers à lui étaient tout en fleurs, et chaque rose semblait refléter les teintes pourprées du ciel. Les petits oiseaux chantaient, et les perles de la rosée tremblaient sur les feuillages agités par la brise matinale, mais il ne songeait qu'à regarder chez le voisin. Il traversa son jardin à la hâte, écarta les capucines et les guirlandes de vigne vierge, et aperçut, brillante au milieu de son feuillage satinée, une rose qu'il n'avait jamais vue, la plus belle des roses thé, la *Maria Léonida*.

Il en devint jaune d'envie. Pas une des siennes ne lui parut valoir un pétale de celle-là. Pourtant il en avait de bien belles. Mais aucune n'avait cette nuance délicate, ce ton si fin, cet incomparable velouté. D'abord il crut que les reflets de l'aurore l'embellissaient ; mais le soleil monta, sa lumière éclatante effaça les pâles rougeurs du ciel : les roses blanches du jardin parurent blanches comme la neige, et la rose thé garda sa nuance harmonieuse.

A partir de ce moment, M. Giraud ne songea plus qu'à se procurer une greffe du fameux rosier thé. Les collectionneurs sont ainsi faits. Tous ressemblent à la princesse Badroulboudoure, cette héroïne d'un conte arabe qui avait reçu de son époux, comme présent de noces, un palais admirable, si richement meublé que les jalousies même étaient dorées et ornées de pierres précieuses. Badroulboudoure se plaisait fort en ce beau logis et aimait à le faire visiter aux étrangers. Elle le montra un jour à une vieille pauvre qui lui dit :

— Princesse, si vous aviez pendu à la voûte de votre grand salon un œuf de l'oiseau introuvable et gigantesque qui s'appelle le roc, votre palais serait parfait.

Là-dessus Badroulboudoure ne songea plus qu'à l'œuf de roc, et méprisa son palais.

Donc les collectionneurs ne font état que de ce qui leur manque : et combien d'humains, sans être collectionneurs, pensent de même ! Combien, parmi les dons de la Providence, ne comptent que ceux qu'ils ont perdus, ceux qu'ils attendent ou qu'ils n'obtiendront jamais, et oublient d'estimer ceux qu'ils ont reçus en partage !

M. Giraud, sans se douter le moins du monde qu'il ressemblait à la princesse Badroulboudoure, rentra chez lui sans donner audience à ses roses, s'habilla, déjeûna, lut la gazette, et, vingt fois dans la journée, retourna regarder la rose thé. Il était encore plongé dans cette contemplation envieuse, à quatre heures, lorsque,

à son grand étonnement, il vit M. Bernard en habit noir, gilet blanc, et soulier vernis, comme s'il allait à la noce, descendre dans son jardin suivi de Manette, et coiffé de son chapeau neuf. — Et M. Bernard tenait en main son sécateur, et il s'approchait du rosier thé !

Haletant, M. Giraud redoubla d'attention. Il vit M. Bernard couper avec précaution la rose fraîchement épanouie, sans considérer, ô merveille, qu'elle était accostée de deux boutons ; — il le vit en ôter les épines, et la remettre à Manette, qui l'entoura délicatement d'un cornet de papier blanc, lié d'une faveur bleue. — Et M. Bernard, ayant mis ses gants aventurine, reprit la rose, et s'en retourna chez lui, tandis que Manette cueillait du persil.

Où allait M. Bernard ? A qui allait-il offrir la rose thé ? — Son âge et ses lunettes écartaient toute idée de mariage. Pourtant, qui sait ?

M. Giraud, pris d'un de ces accès de curiosité aiguë, particuliers aux gens de province, mit son chapeau, et, gagnant le pont, se rendit rue Saint-Christophe et guetta M. Bernard au passage.

II

LA PARISIENNE

M. Bernard ne tarda pas à paraître, marchant tranquillement, sa canne d'une main, sa rose de l'autre. Son allure paisible et sa bonne figure s'harmonisaient à merveille avec l'aspect de la rue herbeuse, des maisons propres et des groupes de bonnes femmes et d'enfants assis de distance en distance à l'ombre, au seuil des rares boutiques. M. Bernard se dirigeait vers la place d'Armes. C'est là que, précédé d'une grille, d'un factionnaire et de quatre acacias boules rangés en bataille, s'élevait le petit hôtel de la préfecture, construction aussi vulgaire que possible, mais surmontée d'un fronton où se voyait ce que les bonnes gens du pays appelaient les *postures* de la préfecture, c'est-à-dire un bas relief représentant la Paix ramenant l'Abondance, ou l'Abondance ramenant la Paix avec l'aide du Temps, de Mercure et d'une grande dégingandée qui pouvait bien être l'Agriculture, la Vérité, Minerve, la France ou la Charte constitutionnelle. Les avis se partageaient là-dessus.

Or donc, M. Bernard se rendait à la préfecture, et, au lieu d'aller du côté des bureaux, il monta le perron, dit un mot au

portier, et entra chez madame la préfète absolument comme s'il eût été de la maison.

Giraud, très intrigué, s'en revint en flânant par un autre chemin. En passant dans la rue de la préfecture, il vit une douzaine de personnes arrêtées devant la boutique de M. Cartonnet, le Suisse de l'endroit.

— Quelle foule ? se dit-il ; que peut-il y avoir là de si beau ?

Il s'approcha, et vit, au milieu de l'étalage des écritoires, presse-papiers, portefeuilles et porte-montres, un fort beau cadre doré entourant une rose peinte à l'aquarelle sur vélin, et si bien peinte qu'elle paraissait une vraie rose. C'était du moins l'avis d'une jeune demoiselle qui la regardait. Sa maman se récriait aussi, mais assurant que cette peinture-là avait dû être faite d'après une rose artificielle, tant elle était jolie. En ce moment une main, celle de la papetière, se glissa devant le tableau et posa un petit carré de carton de Bristol sur lequel étaient écrits ces mots : *Offert à la loterie des orphelines de Montbriant.*

— Nous prendrons des billets, n'est-ce pas, maman ? dit la jeune fille.

— Certainement. Ah ! voici M. Giraud ! Bonjour, monsieur, que dites-vous de cette peinture, vous qui vous connaissez en roses ?

— Elle est fort jolie, madame. — Comment vous portez-vous ? etc.

Tandis qu'ils échangeaient des politesses, une autre bourgeoise de Montbriant, s'approchant de la boutique, s'écria :

— Ah ! voici la peinture de madame la préfète mise en vente ! Vraiment, c'est étrange ! je ne comprends pas que dans sa position...

Elle allait continuer, lorsque son mari lui fit remarquer que le tableau n'était point à vendre, mais simplement destiné à faire partie des lots offerts pour une loterie de charité.

Ne sachant plus que faire de son étonnement, la dame continua sa route, et Giraud, saluant ses interlocutrices, s'en retourna chez lui en se disant :

— Je devine : la préfète peint des fleurs, M. Bernard lui a porté sa rose thé. Si j'allais lui faire une visite, je verrais de près cette rose, et, qui sait ? peut-être pourrais-je couper la tige, prendre une bouture ? — Mais, comment aller chez cette dame ? Mais, rien de plus simple. Je vais aller lui demander des billets de loterie et lui porter des roses. Est toujours bienvenu qui apporte, dit le proverbe.

Et, une demi-heure après, madame la préfète, occupée à dessiner dans son petit salon, entendit annoncer M. Giraud, et vit entrer un monsieur en habit noir et toupet gris, qu'elle ne connaissait pas, mais qui lui apportait un splendide bouquet de roses rouges.

Force compliments et politesses furent échangés ; Giraud prit pour vingt francs de billets de loterie, offrit ses roses, complimenta madame la préfète sur son beau talent, sur ses bonnes œuvres, sur ceci, sur cela, et tout en lui parlant regardait du coin de l'œil la rose thé, placée dans un porte-bouquet de cristal sur le guéridon d'acajou, et dont les nuances ressortaient d'autant mieux que tout était rouge dans le salon de la préfecture : rideaux, tentures, fauteuils et marbres. Quant à madame la préfète, c'était une fleur parisienne, mince, élégante, aux mouvements aisés et gracieux, vêtue de blanc, ni belle ni jolie, mais charmante à force d'intelligence et de distinction. Tout autre qu'un collectionneur n'eût songé qu'à l'écouter et à la regarder, mais Giraud avait bien autre chose en tête. Il cherchait un à-propos pour parler de la rose thé ; l'à-propos s'était présenté, il l'avait manqué. On en était à parler de la pluie et du beau temps, lorsque, brusquant les choses, il s'écria : — Ah ! madame, quelle belle rose vous avez là ! serait-il indiscret de vous demander d'où elle vient ?

— Nullement, monsieur. Elle m'a été offerte tout à l'heure par un ancien ami de mon père, l'excellent M. Bernard. C'est une rose très rare, d'une espèce nouvelle. Il n'y en a en France que trois pieds : l'un chez M. de Pronville, à Versailles ; l'autre chez la duchesse de Guiche, et le troisième a été donné à M. Bernard par M. de Pronville, en échange d'un cactus extraordinaire. — Cette rose est charmante, mais son odeur, surtout me plaît. Sentez-la. N'est-ce pas le parfum du meilleur thé, joint à celui des roses du Bengale ?

Giraud s'extasia et, tout en approchant son visage de la belle fleur, fut tenté d'escamoter une petite branche latérale que terminait un bourgeon, mais il n'osa. Madame la préfète l'aurait vu.

Il prit un biais :

— Madame, dit-il, si vous vouliez avoir un rosier semblable, vous pourriez prendre une greffe ici.

Et ses doigts s'approchaient, comme attirés, de la frêle petite branche.

— Oh non ! monsieur. Ce serait presque indélicat. Ce bon M. Bernard est si content d'être le seul à posséder cette sorte de

rose ! Il m'en donnera quand je voudrai, et m'en a promis pour le reposoir, car nous aurons un reposoir. Vous savez la grande nouvelle ?

— Quelle nouvelle ? madame, je ne sais rien.

— Vraiment ! hé bien, j'aurai donc le plaisir de vous l'apprendre. Le prédécesseur de mon mari était un homme désagréable, hostile à la religion. Il avait tellement effrayé notre vénérable évêque et M. le curé de la cathédrale, qui est, comme vous le savez, monsieur, aussi timide et pacifique qu'il est bon et charitable, il leur avait suscité tant de tracasseries que, depuis 1830, la procession de la Fête-Dieu ne sortait plus. Cette année, on reviendra aux anciens usages, et c'est une grande joie pour tous les honnêtes gens. J'ai obtenu de mon mari de faire construire un reposoir devant la préfecture, et j'espère que vous voudrez bien contribuer à sa décoration en m'envoyant des fleurs.

— Certainement, madame, certainement, dit Giraud d'un air contraint ; je ne suis pas ennemi des processions, cependant, cependant... on s'expose à causer du scandale. Les prêtres ont leurs églises, et...

— Que vos roses rouges sont belles ! se hâta de dire la préfète : si j'en avais seulement une centaine comme cela dimanche, quelle belle guirlande je ferais ! — M. Bernard en a-t-il de cette nuance, monsieur ?

— Oh non ! madame. Les siennes sont bien moins belles que les miennes.

— Vous m'en donnerez, n'est-ce pas, monsieur ? — Cela vous portera bonheur, croyez-moi. Vous êtes catholique, n'est-ce pas ?

— Certainement, madame, certainement, mais enfin... j'ai mes idées... ma religion à moi, c'est de ne faire de mal à personne, de rendre à César ce qui est à César et...

— Et à Dieu ce qui est à Dieu, n'est-ce pas ? Mais, monsieur, c'est la perfection.

La porte s'ouvrit, le laquais annonça une visite, et M. Giraud, ayant pris congé de la dame du logis, s'en retourna passablement vexé ; il avait dépensé vingt francs, et rien gagné quant à la rose thé ; — et, chose qui l'humiliait beaucoup, il avait promis de donner des fleurs pour le reposoir, lui un voltairien, un libéral, qui, tant de fois, s'était moqué des dévots, des dévotes et des processions !

III

LA FÊTE-DIEU

Le dimanche suivant, dès l'aurore, Giraud cueillit en soupirant toutes ses roses rouges, les mit dans une grande corbeille et commanda à Renotte de les porter à la préfecture. Très étonnée, mais bien contente, car cette brave Renotte était loin d'être une païenne, elle se hâta d'obéir.

— Vrai, se disait-elle, jamais je n'aurais cru ça de monsieur. C'est bien heureux. Ça prouve qu'il est moins impie qu'on ne le croit.

Pendant que la bonne vieille s'acheminait, chargée de roses, vers la préfecture, et, chemin faisant, se réjouissait de voir toutes les ménagères déplier leurs draps les plus blancs pour tendre leurs maisons ; tandis que les sœurs aînées frisaient les têtes blondes des petits frères et des petites sœurs, effeuillaient des roses et préparaient des guirlandes, des hommes plantaient des clous aux façades et sablaient les rues ; — Giraud se promenait en maugréant dans son jardin, et jetait des regards furieux sur celui du voisin :

— Ah ! ces jésuites ! disait-il, ils sont tous les mêmes. Cette belle dame m'a enjôlé pour avoir mes roses, et son dévot ami n'a pas coupé une seule des siennes.

Mais à l'instant même il vit entrer dans le jardin M. Bernard et Manette, de retour de la messe de six heures, et il les vit couper sans pitié toutes les roses, sans même excepter les roses thé. Ils en remplirent trois corbeilles, et les emportèrent eux-mêmes à la préfecture.

Renotte rentra, et, tout en servant le chocolat à son maître, lui raconta combien le reposoir était déjà beau.

— Madame la préfète y travaille elle-même depuis quatre heures du matin, dit-elle. Elle y a mis le beau tapis, les candélabres et les rideaux de son salon. Elle fait avec les roses de monsieur une couronne qui sera suspendue au-dessus du tabernacle avec des rubans brochés d'or. Elle a demandé à toutes les dames de lui envoyer des vases, des flambeaux. Il y en a pour bien de l'argent, et ça brille comme une boutique d'orfèvrerie. M. le préfet est en voyage, aussi madame fait comme elle veut, et elle met tout par les écuellles pour le bon Dieu. Ah ! c'est une bien bonne dame !

toute Parisienne qu'elle est ! — Monsieur me permettra bien d'aller à la procession ? Le dîner n'en souffrira pas. J'ai mis le pot-au-feu.

— Allez-y, je garderai la maison.

Mais, dès que Renotte fut partie, Giraud sortit, et, prenant une ruelle détournée, s'achemina vers la préfecture.

On sonnait la grand'messe, et de toutes parts les fidèles se rendaient à la cathédrale. Madame la préfète s'était habillée en un quart d'heure, et occupait déjà sa place au premier rang des chaises marquées. Sa vieille femme de charge, mademoiselle Brunet, s'était chargée de garder et de terminer le reposoir. Entourée de trois ou quatre domestiques qu'elle faisait manœuvrer rondement, elle ajustait les bobèches, les draperies, et le fil enduit d'alcool qui devait allumer à la fois les cent cinquante bougies du reposoir. Des fleurs magnifiques étaient disposées avec art sur les gradins de l'autel, et dans deux vases de Chine, placés sur l'autel même, brillaient, entourées de géraniums rouges, deux belles roses thé.

De toute la fête, c'était la seule chose qui intéressât Giraud. Il s'approcha, et essaya de lier conversation avec mademoiselle Brunet.

— Je vois avec plaisir quel bon parti on a tiré de mes roses, dit-il. Vraiment, madame, vous avez un goût exquis.

— C'est pas moi, c'est madame, dit la Brunet d'un air engageant. Pardon, monsieur, laissez-moi passer.

— Que fera-t-on des fleurs après la cérémonie ? demanda Giraud.

— Ce qu'on en fera ? pardine, comme d'habitude, tout le monde se jettera dessus ; on se les partagera comme des reliques, on en portera aux malades. Si vous en voulez, vous n'aurez qu'à en prendre. Mais, voici que la procession sort de l'église, faites vite, les garçons ; hardi ! — Otez donc ce marteau, Jean ; brossez ce tapis, Jacques ; enlevez cette corbeille, Pierre, et vous, monsieur, encore une fois, descendez de là. Il n'y a que le clergé qui prendra place sur les marches. — Vite, vite, allumons les cierges !

Toutes les cloches sonnèrent alors, et leurs voix éclatantes, dominées par les sons graves du bourdon, formèrent un accompagnement formidable aux chants liturgiques. La procession sortait de l'église, et bientôt déboucha sur la place qui, en un clin d'œil, se couvrit de foule. Les bannières et la croix portées en tête de la procession étincelaient au soleil, et tous les fronts se décou-

vraient sur leur passage. Giraud ôta son chapeau, et, préoccupé d'une seule chose, s'empara d'un prie-Dieu placé au bas des marches du reposoir, tout près de celui qu'on destinait à madame de Givré. De là, se disait-il, je n'aurai qu'un pas à faire pour saisir la rose thé.

Les chantres, les confréries, les bannières, les enfants des écoles défilèrent et se rangèrent autour de la place. Dans la foule, quelques garnements vieux et jeunes avaient ricané, mais quand ils virent s'avancer la bannière de la Sainte Vierge et les petites filles voilées et vêtues de blanc, ils se turent, et un respect involontaire leur fit incliner la tête. Les enfants de chœur jetaient des fleurs, l'encens embaumait l'air, et Giraud, ému malgré lui, détournait la tête. Un voile frôla sa main. Il leva les yeux, et vit tout près de lui passer une jeune fille de douze ans, si pâle et si frêle qu'elle ressemblait à une ombre. Il avait, étant encore enfant, perdu son unique sœur, morte quelques jours après avoir fait sa première communion. Il crut la revoir, et sentant les larmes le gagner, il se cacha la figure dans les mains, et tomba à genoux. Pendant quelques instants, il oublia tout, et resta plongé dans ses souvenirs.

Lorsqu'il releva la tête, la bénédiction venait d'être donnée, et les mères accouraient portant les petits enfants pour leur faire poser l'ostensoir sur la tête. Le bon vieux curé, heureux de leur empressement, pleurait de joie à la vue de tous ces petits innocents, et murmurait le *sinite parvulos* du divin Maître.

Toute belle et touchante que fût cette scène, elle impatientait Giraud, et il vit avec plaisir la procession se remettre en marche. A peine les prêtres eurent-ils quitté l'autel, que l'amateur de roses s'y élança, saisit sa proie et s'enfuit. — Il rentra précipitamment chez lui, et lorsque la bonne Renotte revint à la maison, elle-le vit en costume de jardinier, greffant deux églantiers avec un soin non pareil.

— Pourtant, se dit-elle, on m'a assuré qu'il était au reposoir, à genoux, les mains jointes, tout à l'heure, et le voilà qui jardine un dimanche, tout comme un juif. Quel drôle d'homme ça fait !

IV

LA GREFFE

Le lendemain matin, Giraud se promenait dans son jardin d'un air bourru. Il avait fort mal dormi, rêvé de sa défunte sœur, d'un diable qui arrachait ses rosiers, et de plusieurs autres choses

dont
une
Or
le ja
—
—
pouv
Il
savoi
faute
visite
que l
Le
enfar
—
—
roses
c'est
—
doubl
mons
beauc
encor
sonne
à rec
avait
du bi
chrét
mon
des i
bon]
Gi
curé.
cet ex
—
ne su
c'éta
—
suis t
Et
curé.

dont il ne se souvenait pas, mais qui lui avaient laissé un malaise, une tristesse et un mal de tête fort pénibles.

On sonna à sa porte, et Renotte, un instant après, entra dans le jardin, suivie par un vieil ecclésiastique, et l'annonça en disant :

— Monsieur Giraud, voilà monsieur le curé.

— Peste soit de la sottie créature ! se dit Giraud. Elle ne pouvait pas dire que je suis sorti ! Que me veut ce jésuite ?

Il fit bonne contenance, étant, après tout, assez bien élevé pour savoir se tenir convenablement ; saluant le curé, il lui offrit un fauteuil rustique et lui demanda à quoi il devait l'honneur de sa visite ? Il mettait en même temps la main à la poche, pensant que le curé ne pouvait venir chez lui que pour quêter.

Le bon vieux curé, saint homme s'il en fut, naïf comme un enfant, lui tendit la main et s'écria :

— Mon bien cher monsieur, je viens vous remercier.

— Hé de quoi ? demanda Giraud stupéfait. Ah ! oui, les roses ? Mais vous ne me devez aucune reconnaissance, monsieur, c'est madame la préfète qui . . .

— Vous aviez donné des roses ? Je n'en savais rien. J'ai donc double remerciement à vous faire, alors. Ah ! mon cher monsieur, donner des fleurs, donner de l'or, c'est très bien, c'est beaucoup. Mais l'exemple, le bon exemple ! c'est bien plus encore ! Vous avez édifié hier des centaines, des milliers de personnes, monsieur. Votre attitude si pieuse, votre empressement à recueillir une des fleurs que le voisinage du très Saint-Sacrement avait bénies, tout cela a été remarqué, monsieur, tout cela a fait du bien, en fera encore. On vous croyait impie, on vous sait chrétien, maintenant ; vous n'êtes pas le seul qui ait consolé hier mon cœur de pasteur. Bien des pécheurs se sont convertis, bien des indifférents ont senti se ranimer dans leur cœur l'amour du bon Dieu. Je suis bien heureux !

Giraud changeait de visage à chaque mot que prononçait le bon curé. Il était honnête homme, après tout, et l'idée de tromper cet excellent prêtre lui était insupportable.

— Hélas ! lui dit-il, vous faites erreur, monsieur l'abbé : je ne suis point dévot ; si j'ai pris une rose au reposoir, c'était . . . c'était pour greffer l'églantier que voici.

— **Vraiment**, dit le curé, — vraiment ! Mais, alors . . . je me suis trompé **tout à fait**. Oh ! monsieur, que j'en suis fâché !

Et deux grosses larmes coulèrent sur les joues pâles du vieux curé.

— Adieu, monsieur, dit-il en se levant et se dirigeant vers la porte ; je vous demande pardon de vous avoir dérangé.

— Pardon ? s'écria Giraud, pardon ? Ah ! c'est moi qui ai besoin de pardon. Je suis un rustre, un butor, presque un voleur ! Ne me quittez pas ainsi, monsieur le curé, je veux vous expliquer pourquoi je voulais cette rose.

Le bon curé se rassit, ils causèrent longtemps ; Giraud rendit sa visite au curé. Il rencontra chez lui Bernard, et les deux amateurs redevinrent bons amis, et...

Et tant il y a que deux ans après, un ancien camarade de collègue, étant venu de Paris voir Giraud à Montbriant, lui dit en se promenant avec lui au jardin :

— Ah çà, mon vieux, est-il vrai que tu es devenu catholique, apostolique et romain, et, de plus, marguillier ?

— C'est parfaitement vrai, dit Giraud tranquillement ; cela t'étonne ?

— Un peu. Tu ne suivais pas ce chemin-là jadis.

— En effet, mais que veux-tu ? tout chemin mène à Rome, et grâce à la Providence, ajouta-t-il en regardant ses roses, toute chose peut mener à Dieu.

JULIE LAVERGNE.



La "Catholic Encyclopedia".

Nous venons de recevoir le premier volume de l'important ouvrage, en cours de publication à New-York (1, Union Square), de la "Catholic Encyclopedia." Nous avons déjà publié, dans le PROPAGATEUR (décembre 1905), l'article que nous avons préparé pour le mot "Montréal," et nos lecteurs savent parfaitement que c'était là tout juste la goutte d'eau dans l'océan. Cette encyclopédie, que des sommités catholiques des Etats-Unis ont entrepris de donner au monde des lettres et des sciences, fera sûrement l'une des plus importantes, et en même temps au point de vue religieux l'une des plus recommandables, qui ait jamais paru.

"Le bureau de direction de cette publication, écrivait naguère la *Semaine Religieuse* de Montréal (16 avril 1906), se compose de C. G. Herbermann, président, et C. B. Pallen, deux avocats de New York; des abbés Pace et Shahan, de l'Université de Washington, et du Père Wynne, S. J., du *Messenger* de New-York. Ils sont aidés dans leur travail par plus de 400 collaborateurs, spécialistes choisis en divers pays, et parmi lesquels nous remarquons, pour le Canada: Mgr Mathieu, Mgr Laflamme, Mgr Têtu, Mgr Paquet, MM. Fournet, P. S. S., et Dagnaud, Eud.; MM. les abbés L. St-G. Lindsay, Jos.-N. Gignac, A. Scott, Stan.-A. Lortie, Elie-J. Auclair; les RR. PP. Drummond, Hornsby, Gonthier, Tamisier, Melançon, S.-J.; O'Boyle, O. M. I.; et MM. A. J. Doughty, N.-E. Dionne, E. Gagnon, B. Sulte, J. Roy, P. Gagnon et A. Rivard."

Ajoutons ici que parmi les plus notables collaborateurs aux Etats-Unis et à côté de noms connus, comme ceux le Dom Gasquet, le célèbre abbé bénédictin d'Angleterre, et de George Goyau, l'éminent écrivain catholique de France, nous relevons le nom du Révérend Father J. F. Driscoll, autrefois du Grand-Séminaire de Montréal, et aujourd'hui président du "Dunwoodie New York Seminary," qui a laissé dans l'esprit et le cœur de tous ses anciens élèves un si inoubliable souvenir.

Le volume qui vient de paraître se présente certes en belle condition. L'ouvrage en contiendra quinze semblables. Ce sont des

volumes, grand format in-8, 10 $\frac{3}{4}$ pouces de haut sur 8 pouces de large. Chaque volume, comme celui que nous avons sous les yeux du reste, aura 800 pages de 1,250 mots environ, 3 planches en couleurs, 5 cartes, 20 pages en phototypie et 130 gravures dans le texte; le tout formant, pour la collection, un ensemble de 12,000 pages, soit 15,000,000 de mots, et plus de 2,000 illustrations. Les prix sont de \$90.00 ou \$120.00, selon la reliure.

Naturellement la "Catholica Encyclopedia" est en anglais. A un point de vue spécial, c'est, pour nos compatriotes, une raison de plus de se la procurer. Nous avons besoin de l'anglais; nous le lisons tous plus ou moins; nous nous abonnons aux journaux anglais — même protestants (?) — pour la pratique, comme on dit. Celui qui, dans la "Catholic Encyclopedia," chercherait, chaque jour tout ce qu'il ne comprend pas bien et les renseignements dont il a besoin, s'instruirait de deux manières, sans y mettre beaucoup de peine.

Et puis, disons-le, les bonnes encyclopédies catholiques ne sont pas si communes. Celle-ci, qui se présente avec de si hautes garanties d'orthodoxie, mérite assurément l'encouragement de tous les catholiques bien pensants, capables de comprendre l'anglais. C'est dire que le volume qui vient de paraître — pour l'envoi duquel nous remercions vivement les éditeurs, les MM. de la "Robert Appleton Company" —, et les quatorze qui vont suivre, seraient parfaitement à leur place dans les rayons de toutes nos bibliothèques, surtout dans nos collèges, séminaires, couvents et académies. On ne s'instruit jamais trop, quand on puise à bonne source!

